« d'aucun chirurgien exercé, il pourrait lui arriver de « tailler des gens qui n'ont pas la pierre, de ne pas trouver « la pierre où elle existe, de ne pouvoir pas même faire pé- « nétrer le cathéter dans la vessie, etc., surtout s'il opérait « avec le désir de trouver la chose impraticable, comme le « semblent avoir fait la plupart des observateurs dont je » viens de parler. Il y a d'ailleurs des sourds, et il n'en « existe pas de pires que ceux qui ne veulent pas en- « tendre.

« On ne peut considérer les objections de cette sorte que « comme des témoignages contre l'existence d'un fait. Or, « quand il s'agit de constater un fait, on regarde, d'une « part, au nombre, et de l'autre, à la qualité des témoins. « Les témoignages dont je viens de parler sont ceux de « cinq ou six médecins, qui, presque tous ont donné leur « avis avant de s'être exercés huit jours aux observations « stéthoscopiques (1). A leur témoignage je puis opposer « ceux de la plupart de mes confrères, médecins des hôpi- « taux de Paris, ceux d'un grand nombre d'autres méde- « cins et de professeurs de facultés de médecine nationales « et étrangères, que je sais être parvenus seuls à vérifier « la plupart des signes contenus dans mon ouvrage, ceux « enfin de mes élèves et de plus de trois cents jeunes mé- « decins de toutes les nations de l'Europe, qui sont venus, « depuis quelques années, s'exercer sous mes yeux aux « observations stéthoscopiques. »

(1) Ce n'est pas seulement en matière d'auscultation, que bien des gens s'arrogent le droit de juger des questions pour la solution desquelles ils sont profondément incompétents. Rien n'est plus déplorable que de voir ainsi le premier venu trancher des problèmes d'expérience et d'observation, sans avoir pris la peine de voir, d'observer, d'expérimenter. Quand cela finira-t-il? Dieu le sait.

ARTICLE VI.

Quelques mots sur l'état de la Médecine de nos jours.

Nous venons de voir comment, faible et presque imperceptible à son origine, le fleuve de la médecine s'était incessamment élargi et approfondi, par le tribut que chaque génération médicale lui apportait. Avant de jeter un coup d'œil sur les lois qui ont présidé pour ainsi dire à cette évolution de la science, qui ont régi les divers progrès qu'elle a faits, il nous reste à dire quel est son état présent et ce qu'il nous présage pour l'avenir.

En terminant son *Examen des doctrines*, publié en 1816, M. Broussais disait : « *Je n'ai point la prétention « d'offrir un travail parfait ; j'entrevois facilement qu'on « ira beaucoup plus loin que je ne puis aller dans la déter- « mination des symptômes qui caractérisent la lésion de « chacun de nos tissus primitifs; et je verrai avec une vive « satisfaction se perfectionner une méthode pour l'adop- « tion de laquelle je ne cesse de faire des vœux depuis « que je suis initié dans le sanctuaire du dieu d'Épi- « daure.* »

Cette prédiction s'est heureusement accomplie, et sous plusieurs rapports, la science de l'homme malade, en dépit de tous les nouveaux obstacles qu'elle a rencontrés sur son passage, a poursuivi le cours de ses progrès.

Le champ de la pathologie a été remué, sillonné, exploité dans tous les sens.

Des monographies ont été publiées sur presque toutes les parties de la médecine. Or, comme l'a dit notre savant collègue et ami, M. le professeur Lallemand : « Les mono- « graphies sont comme les défrichements partiels d'un » terrain immense et aride qu'on met successivement en « culture; elles fécondent peu-à-peu les différentes par-

« ties du vaste domaine de la médecine, elles en facilitent « l'étude (1). »

M. Lallemand est lui-même auteur d'une des plus remarquables Monographies qui aient paru dans ces derniers temps ; et ce n'est qu'être juste à son égard en déclarant que l'art d'analyser les faits particuliers, de les considérer sous tous leurs points de vue, doit beaucoup à ce profond observateur.

Un des caractères les plus saillants de notre époque, c'est d'avoir, en effet, singulièrement perfectionné et l'art de recueillir chaque cas en particulier et l'art de faire en quelque sorte la *statistique* des observations recueillies en nombre plus ou moins considérable. Je me borne à signaler ce dernier point sur lequel je serai obligé de revenir dans la seconde partie de cet Essai ; alors, je le traiterai avec tous les développements que réclame son importance.

Quoi qu'il en soit, grâce à toutes les améliorations des méthodes d'observation déjà connues et à l'acquisition de nouvelles méthodes, les diverses branches de la pathologie ont été cultivées de nos jours avec une précision, une exactitude, jusques-là inconnues. C'est ainsi que la médecine s'est définitivement constituée sur les mêmes bases que les autres sciences physiques, et qu'elle aura droit désormais à figurer parmi les sciences exactes, après avoir été si longtemps considérée comme un *art purement conjectural*.

Le diagnostic des maladies des centres nerveux, des organes de la respiration, de la circulation, de la digestion, des sécrétions, est arrivé à un degré de certitude vraiment admirable. Des maladies qui naguère étaient mé-

(1) *Recherches anatomico-pathologiques sur l'encéphale et ses dépendances.* (*Préf.*, p. xij.)

connues dans l'immense majorité des cas, sont diagnostiquées aujourd'hui avec une facilité qui ne le cède souvent en rien à celle avec laquelle on reconnaît, pour me servir de la comparaison de Laënnec, les maladies chirurgicales les plus simples, les fractures, les luxations, les abcès, les calculs, par exemple. Comme quelques-unes de ces maladies sont accompagnées, à leur état aigu, d'un mouvement fébrile plus ou moins intense, certains médecins s'en étaient autorisés pour réhabiliter la doctrine de l'*essentialité* des fièvres. Les connaissances que nous avons acquises sur la phlébite, l'artérite, l'endocardite (1) et sur quelques autres phlegmasies aiguës, ont réduit à leur juste valeur les arguments des *essentialistes* les plus intrépides, qui, on peut le dire, ont été vaincus jusque dans leurs derniers retranchements.

Les progrès introduits dans les doctrines médicales ont heureusement *reflué* sur la pratique. De nouvelles indications ont été fournies par la détermination d'éléments morbides nouveaux, et chaque jour, il faut l'espérer, les vrais observateurs, les praticiens consciencieux mettront à contribution les données des saines théories, les lumières des bonnes explications.

Il n'est pas jusqu'à la vieille méthode des émissions sanguines, qui n'ait reçu de notables perfectionnements. Il ne suffisait pas d'avoir démontré la nécessité de leur emploi dans des cas où jusques-là des moyens différents et

(1) J'ai fait voir, dans le *Traité clinique des Maladies du cœur* et dans les *Recherches sur le rhumatisme articulaire aigu*, combien était fréquente cette dernière maladie, qui jusqu'alors avait à peine été soupçonnée. Cette découverte a, j'oserai le dire, répandu un jour inattendu sur le point de départ de cette prétendue *fièvre essentielle*, qui survit assez souvent à la disparition de certains rhumatismes articulaires aigus, ainsi que sur les *maladies organiques du cœur*, qu'il n'est malheureusement pas rare de rencontrer chez les sujets autrefois affectés de rhumatisme articulaire.

même opposés avaient été mis en usage, il fallait encore les *formuler*, les *doser*, pour ainsi dire, d'une manière plus précise qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et l'auteur de cet Essai n'a rien négligé pour concourir autant qu'il était en lui, à la résolution de ce difficile et important problème. Les résultats qu'il a obtenus de la formule qu'il a proposée, permettent d'espérer que dans plusieurs phlegmasies aiguës, la mortalité diminuera de moitié au moins.

Je regrette de ne pouvoir m'occuper plus longtemps de l'objet du présent article : j'aurais saisi, avec empressement, cette occasion de rendre justice à tous ceux de nos contemporains qui ont pris part au mouvement progressif que nous signalons. Les lecteurs trouveront dans la dernière édition de l'*Examen des doctrines*, l'analyse des travaux publiés depuis que l'illustre auteur de cet ouvrage a réformé les doctrines qui régnaient avant lui. On y verra que toutes les productions dont il s'agit attestent la grandeur de cette réforme, soit que leurs auteurs la soutiennent, soit qu'ils la combattent, soit qu'ils gardent une prudente neutralité.

Quelque soit l'état de splendeur que la médecine ait atteint de nos jours, il s'écoulera bien des siècles encore avant qu'elle ne soit parvenue à toute la perfection dont elle est susceptible. Nous ne connaissons que les éléments les plus grossiers d'une foule de maladies, et ce n'est que par une application bien entendue de la physique et de la chimie que nous pourrons parvenir un jour à en savoir davantage sur leur nature intime. L'étude des nombreuses altérations du sang et des autres liquides n'est guère encore qu'ébauchée. Que savons-nous aussi sur les diverses maladies qui paraissent avoir pour principe une simple modification dans les conditions *dynamiques* de l'appareil de l'innervation ?

La matière pour de nouvelles découvertes ne manquera

donc pas à la génération médicale qui s'élève. A son tour, elle est appelée à changer la face de la science, et pour accomplir cette mission, elle n'a besoin que de se conformer à la saine philosophie généralement adoptée dans les sciences physiques, et dont nous exposerons les principes dans la seconde partie de cet *Essai* (1).

ARTICLE VII.

Réflexions finales sur l'esprit des principales révolutions médicales précédemment exposées.

Un des plus beaux spectacles pour le médecin méditateur, c'est assurément de contempler comment la médecine, à travers des obstacles sans cesse renaissants, poursuit le grand œuvre de son évolution. Comparez l'état actuel de cette science avec celui qu'elle présentait sous Hippocrate : quelle immense différence ! On dirait un palais magnifique à côté d'une cabane, un ruisseau à côté de l'océan. Cependant, il est douteux qu'il ait paru, depuis le divin vieillard jusqu'à nous, un médecin doué d'aussi hautes facultés que lui. A quoi tient donc la différence que nous indiquons? A la loi du progrès. A cette loi en vertu de laquelle les hommes de génie et de travail des diverses générations, apportent au trésor de la science, leur contingent de faits et de théories. Or, la *pyramide*

(1) Une époque de *déplorable* mémoire avait exercé sur la médecine comme sur tant d'autres choses une funeste influence. Depuis que la révolution de juillet a fait justice des hommes qui s'étaient mis à la tête d'une contre-révolution médicale, les saines doctrines ont trouvé de nouvelles tribunes et leurs défenseurs ont enfin été plus librement entendus. Aussi l'étoile des ennemis du progrès pâlit-elle de jour en jour d'avantage. Ce n'est pas que quelques-uns de ceux-ci ne réagissent encore, avec quelque succès, contre les vérités de la réforme médicale de 1816, et contre d'autres vérités plus récemment écloses; mais la nouvelle génération et Dieu aidant, le génie du progrès fera bientôt rentrer dans le devoir ce qui reste de l'école que nous signalons.